

**« Une communauté de racines », Allocution du Professeur Salim Daccache s.j., à la cérémonie de remise de la Médaille de la Légion d'Honneur par Madame Grillo, Ambassadrice de France, à la Résidence des Pins, le 19 avril 2022, à 18h30.**

1. C'est une intense émotion et une bonne joie, Madame l'Ambassadrice, qui m'ont envahi, je ne veux pas le cacher, le jour (c'était le 16 juillet 2021) où vous m'avez appelé pour m'annoncer que Monsieur le Président de la République Emmanuel Macron, qu'il soit remercié à travers votre personne, a décidé de me nommer au grade de Chevalier dans l'ordre national de la Légion d'Honneur. Devant cette prestigieuse marque de reconnaissance, je vous adresse mes plus sincères remerciements de me remettre ces insignes en personne. Je suis particulièrement touché d'être aujourd'hui en ce salon historique de la Résidence des Pins qui a vu, en 1920, la proclamation de la création de l'État du Grand Liban. L'un de nos pères jésuites, le P. Lucien Cattin, occupant la place n° 41, participait à cet événement sur le perron de la Résidence non loin du général Gouraud. Je voudrais voir en cette médaille une association à la célébration, toutefois manquée, du premier centenaire, non point pour s'en prévaloir, mais pour continuer la lutte pour le renouveau de notre État libanais.

2. Dans ce concert de gratitude, il m'est un devoir d'exprimer mes remerciements à tous ceux et celles qui m'entourent aujourd'hui, des parents et des amis, le père Michaël Zammit, supérieur provincial de la Compagnie de Jésus, des pères et des sœurs, des collègues de travail de l'Université, des parents, des recteurs d'universités et des personnalités du monde de l'éducation, de l'Ambassade de France et de la société civile. La présence de M. l'Ambassadeur Khalil Karam comme président de l'Association des membres de la Légion d'Honneur, section Liban, est en soi un

message que ceux et celles à qui ses insignes sont remis forment une communauté dévouée au service du bien public, de la francophonie et de l'humanisme.

Madame l'Ambassadrice, chers Amis,

3. Dans le message qui accompagnait l'annonce de cette distinction, il était dit que cette distinction a été remise (je cite) « pour le rôle moteur dans le maintien et le développement d'établissements d'enseignement scolaire et universitaire francophones au Liban, ainsi que l'engagement en faveur du dialogue interreligieux et d'un État libanais non confessionnel ». Il se trouve qu'en assumant ce rôle dans ces trois domaines et peut-être dans d'autres, je n'étais jamais seul : nombreux et nombreuses sont ceux et celles avec qui j'ai travaillé et j'ai réalisé ce que j'ai pu faire, à l'Université, à l'Hôpital Hôtel-Dieu de France, à Jamhour, à la Faculté des sciences religieuses, à la Maison d'Éditions al Machreq et dans nombreuses associations comme Gladic, le Groupement libanais d'amitié islamo-chrétienne, où j'étais et demeure assez actif. Je peux dire qu'ils ont enrichi mon histoire personnelle et contribué à rendre mon investissement passionné, engagé et même militant. Chers Amis, si ce soir, vous êtes à mes côtés, c'est parce que depuis longtemps ou plus récemment, nous avons travaillé ensemble et pu nous apprécier mutuellement. Ce soir, nous célébrons donc une histoire commune. Mes premières pensées émues et fières vont particulièrement à mes parents regrettés, Mahboubé et Géries, qui nous ont inculqué à moi l'aîné et à mes trois frères les valeurs du travail bien fait, de la considération des biens petits et grands, de l'honnêteté, du respect d'autrui, de l'amour du pays, de la modestie, de la fidélité comme foi dans le Transcendant et confiance en soi et en autrui. Ces valeurs solides m'ont formé à la dure et m'ont guidé vers la Compagnie de Jésus où j'ai grandi grâce à l'affection et à l'accompagnement de plusieurs de mes compagnons, maîtres et pères, que ce soit à Beyrouth ou à Paris, pensant aujourd'hui à quelques-uns parmi eux, comme

Monseigneur Boulos Matar, l'Abbé Youakim Mobarac, les recteurs Jean Ducruet, Pierre Madet et Jean Dalmais, l'ancien supérieur général Peter Hans Kolvenbach, linguiste et arménologue, Sami Kuri, Alex Bassili, François et Saleh Nehmé, les penseurs Edouard Pousset, Henri Madelin et le philosophe Pierre Jean Labarrière. Avec intelligence, ils ont su canaliser mon énergie tout en favorisant ma curiosité, mon esprit d'entreprise et ma créativité.

4. Auparavant, au Collège primaire de la Sainte Famille à Bouar et au séminaire secondaire de Ghazir, mon hommage s'adresse aujourd'hui, encore une fois, à celle qui m'a appris les rudiments de la langue arabe et française, la regrettée Lucie Khoury, mon institutrice, devenue Sœur Lucie, ainsi que la composition des bouts de phrases en arabe et en français, le calcul de base, en disant à ma mère, fière de son enfant, (je la cite en guise de boutade) : « il est plus rapide que le vent du Nord ». Mme Formose Neaïmé, dans les classes du primaire supérieur, me donna le goût de la lecture et de la narration, me rappelant sa bienveillance et ses corrections modèles dans le genre. Ensuite, à Ghazir, comment ne pas penser à des maîtres comme Naïm Saadé, puis Farid Mourad et tant d'autres, comme ce dernier qui, par son initiation au latin et aux puissants auteurs français, « de la Dame souveraine des langues » comme il appelait le français, c'est une réelle ouverture qui s'est amorcée vers les valeurs humanistes et universelles qui m'ont mené à être élu plusieurs fois rédacteur en chef du journal *Mural* de la division des Moyens et des Grands élèves. C'est dans les classes du haut complémentaire que nous avons commencé, un groupe restreint d'élèves, à faire le mur du séminaire (non point pour des aventures auxquelles vous pourriez penser), mais pour s'acheter au kiosque/barbier du coin les journaux politiques, y compris *l'Orient de la république* d'Alfred Naccache et *le Soir* du combat de Dikran Tosbath. Justement, cette médaille de la légion d'honneur d'aujourd'hui qui fait notre fierté à toutes et à tous, je la dédie aux maîtres, aux camarades, aux combattants d'hier qui m'ont façonné durant les années 1960 à

Ghazir et 1970 à l'USJ à Beyrouth où j'ai accompli ma licence ès lettres en philosophie et m'ont donné l'arsenal que je possède, en plus de deux années à l'Université libanaise où j'ai suivi deux années en sciences politiques, mais combien fructueuses me permettant, comme lors de mon passage au journal *Lissan ul Hal* faisant ainsi mes premières armes de journaliste, une ouverture au monde des idées universelles de tous genres y compris l'arabisme nassérien, le marxisme et surtout connaître le partenaire avec qui je vis mon appartenance à la même nation. Je dédie cette médaille aux amis et collègues, vice-recteurs, doyens, hommes et femmes d'aujourd'hui à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, aux combattants des bons soins pour la santé à l'Hôtel-Dieu de France (qu'il me soit permis de saluer deux récents départs de médecins anciens de la Faculté de médecine, Dr Pierre Daccache et Pr Roy Nasnas), avec qui je partage au quotidien les joies de l'éducateur et de la bonne gouvernance, mais aussi les défis du *magis et* de l'excellence ainsi que les peines des moments actuels, justement pour faire des difficultés des opportunités de continuité de notre mission éducative, sociale et humaniste.

5. Il est évident que ces attributs définissant la responsabilité de cette mission que j'ai toujours pensée, celle d'une équipe douée d'organisation intelligente, sont au cœur de l'engagement pour le maintien et le développement des deux institutions francophones. Dans ce travail sans relâche, ma devise de toujours était celle que Thomas d'Aquin avait résumée dans les mots suivants : « *En effet, dit-il, il est plus beau d'éclairer que de briller seulement ; de même est-il plus beau de transmettre aux autres ce qu'on a contemplé que de contempler seulement.* »

En premier lieu, pour la mission éducative, que ce soit à Jamhour ou à l'Université, l'alignement de notre gouvernance aux meilleures normes de qualité certifiée par une accréditation des programmes et des modes d'agir de l'institution était un souci permanent et un guide de nos actions. De la pédagogie jésuite, je retiens la nécessité de prendre soin de chacun (*cura personalis*) et d'être à l'écoute de son

esprit et désirs. La célèbre intuition « *l'élève et l'étudiant est notre raison d'être* » s'inscrit dans ce mouvement ; elle n'est point un slogan, mais un projet au cœur de l'enseignement et de la formation en tous domaines assurés par l'institution, inculquant à chacune et à chacun les compétences des Lumières, c'est-à-dire le sens de la méthode, de la liberté, mais de la responsabilité, de la discipline, de la patience, de l'esprit critique, de la reddition des comptes et des priorités, la maîtrise des langues en général et du français en particulier comme un guide à l'accomplissement linguistique ; dans ce contexte, je ne veux pas parler de la récession de l'enseignement en français dans le pays, pour lequel il nous faut être plus que vigilants, mais plutôt de la crise que subit l'enseignement scolaire et supérieur due à plusieurs facteurs, et surtout du niveau bien bas de maîtrise des langues en général chez nos jeunes ce qui pose problème pour l'apprentissage et de l'avenir de l'éducation. De plus, la formation continue et l'autoformation de nos équipes enseignantes aux nouveautés de la pédagogie universitaire et par l'effort de la recherche scientifique personnelle et communautaire fait partie de cette vision. Cette éducation, en deuxième lieu, ai-je dit, est sociale, dans le sens où d'une part, c'est une élite intellectuelle que nous avons à former, mais sans en regarder l'origine sociale, religieuse ou régionale, mais seulement l'aptitude de l'apprenant à se dépasser pour se réaliser au service de son propre projet de vie, de sa famille et de sa nation. Sociale, car connaissant ce que signifie avoir les moyens pour aller à l'école ou l'université comme nous disons chez nous, demande, dans un cadre privé mais hautement d'utilité publique, un fort esprit de solidarité qu'il faut traduire par la constitution d'un réseau de donateurs qui, en donnant, deviennent de vrais citoyens responsables d'une même nation. Il va sans dire que la crise morale, politique et financière de nos jours pèse aujourd'hui lourdement sur la continuité de nos missions et institutions humanistes, donc appelle à plus de solidarité et de rassemblement autour de leurs nobles objectifs.

6. En troisième lieu, dans ce registre d'ouverture et d'humanisme, la tendance d'aller vers la rencontre de l'autre différent s'inscrit dans les valeurs libanaises et spirituelles, mais aussi dans cette culture francophone qui, désormais, est concomitante à mon être intellectuel et intérieur. Antoine de Saint-Exupéry ne disait-il pas : « *Celui qui diffère de moi, loin de me léser, m'enrichit* ». Mes deux thèses, la première portant sur la pensée créationniste d'al Imam Abu Mansur al Maturidi (de Samarkand en Ouzbékistan, mon ami Amin Khoury, en visite à cette ville, s'est recueilli en mon nom sur sa tombe) ainsi que la deuxième-intitulée « le salut vient-il de l'École ? » traitant la question du rôle des institutions scolaires libanaises dans la promotion des valeurs communes citoyennes et sociales, font partie de mon intérêt à penser l'altérité et son statut. Si le dialogue interreligieux fait des avancées timides, mais parfois courageuses allant jusqu'à la célébration commune islamo-chrétienne de la fête de l'Annonciation à Marie pour laquelle j'avais milité, le dialogue social de vie au quotidien dans les lieux publics encore disponibles, rétrécis par la guerre des années 1975 jusqu'en 1990, trouve sa place dans une université comme Saint-Joseph de Beyrouth, immédiatement rebâtie sur la ligne dite démarcation après la fin des hostilités en 1990 comme espace de rencontre ; de ce fait elle représente la promesse d'un retour et d'une promotion de l'espace public ouvert, comme un lieu de développement du dialogue intercommunautaire et national. L'expérience réussie de la révolution du 17 octobre pour la promotion de tels espaces, même délaissés pour un moment, ont montré que cet espace de rencontre, mais aussi de protestation et d'indignation est bien possible malgré les difficultés pour changer la nature même d'un régime confessionnel et sectaire.

7. C'est pour dire que le dialogue islamo-chrétien devra aboutir et s'ouvrir à de nouvelles possibilités et réalités plus nationales et communes. Il constitue une nécessité car la rupture de l'échange de paroles rationnelles c'est l'irrationnel qui s'impose et la violence qui dégénère comme nous l'avons vécu. C'est ce dialogue

qui a réalisé l'ouverture vers quelque chose plus grand que soi et de fondamental, profondément humaniste et, en même temps croyant, en développant une pensée commune sur la citoyenneté, le rejet du sectarisme et de la notion de minorités ainsi que le rejet du fanatisme religieux. Cette vision de l'État citoyen, œuvre de ses propres citoyens dans leur totalité, devra devenir un projet inscrit dans la culture nationale et sociale, même si les mentalités demeurent encore marquées par la volonté d'exclusion de l'autre et par la crainte de perte d'identité devant l'extrémisme. Le document sur la fraternité humaine, signée en 2019 à Abu Dhabi par le Pape François et Sheikh al Azhar, donne au dialogue une impulsion significative qu'il faudra traduire dans le concret des relations et surtout au niveau éducatif dans les institutions, sociales, scolaires et universitaires. L'association Gladic, dont je suis le mentor, publiera prochainement un guide de ce document sur la fraternité humaine, destiné aux institutions scolaires, familiales et universitaires, afin d'inscrire le dialogue interreligieux dans une perspective de la consolidation de l'État, de tout État sur le socle de la citoyenneté commune qui ne peut respirer sans liberté, sur le socle de fraternité et de l'exercice juste de la politique libérée de toute manipulation, auquel fait référence un autre document de base, celui de l'appel à la citoyenneté et à la convivialité, publié par al Azhar en mars 2017. Déjà, le fondateur du Liban actuel, le patriarche Hoyek, en 1930, soulignait les quatre maladies libanaises que sont le sectarisme, l'idolâtrie du *zaïm*, le clientélisme politique généralisé et son avatar de corruption sociale et de manque de reddition de comptes qui freinent la constitution d'un vrai État libre et souverain. Devant cela, notre devoir est de continuer à nous indigner et à protester devant ceux qui continuent à protéger ce système, avec un esprit de jeunesse et de fermeté, se rappelant toujours la phrase d'André Gide : « *Quand je cesserai de m'indigner, j'aurai commencé ma vieillesse* ».

8. Chers Amis, Albert Camus avait dit un jour : « *la langue française est ma patrie* » ; or dans la lettre que j'avais rédigée pour obtenir la nationalité française j'avais dit : « *la langue française est devenue ma maison* », dans un combat continu pour qu'elle devienne une culture d'ouverture au monde de la modernité, des sciences et des idées des Lumières, depuis le jour où elle s'y est installée comme langue d'enseignement et de communication au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au Mont-Liban, comme le démontre l'ouvrage sur la mission jésuite de Ghazir de Khalil Karam et de Charbel Matta. Cette francophonie libanaise, forte de millions de locuteurs, incarnée dans notre société, différente quelque peu de la francophonie mondaine de la ville, n'est point étrangère à notre réalité culturelle ; elle fait de ce Liban un modèle inédit dans le genre, sinon le consacre comme pays des libertés, hier celle des communautés, aujourd'hui et demain celui des libertés individuelles selon notre Constitution qui promeut la conscience éclairée de chacune et chacun. En tout cela, l'éducation dans nos établissements scolaires et universitaires, une de ses missions est d'être une médiation continue entre les valeurs particulières et les valeurs universelles, entre soi-même et l'autre différent afin de construire l'unité de la personnalité de l'éduqué, à condition qu'il n'y ait pas une rupture idéologique excluant le dialogue entre les identités. En cela, la langue française vient fortement à l'aide, en référence à la phrase écrite par un de nos poètes libanais d'expression française, Salah Steitié, l'un de nos Anciens du collège Notre-Dame de Jamhour : « *la langue n'est pas langue seulement, elle n'est pas exclusivement nominative, elle est aussi syntaxe, c'est-à-dire philosophie, ontologie et métaphysique... Là où le français se parle ou s'écrit, un projet unificateur s'esquisse, dont le socle est la culture française, c'est-à-dire l'essentiel* ».

10. Pour conclure : ces engagements prenants, ces missions passionnantes, en plus de mes violons d'Ingres, la photographie, la musique classique, religieuse et orientale, l'études des mystiques orientaux, la traduction entre les langues, ont toutes

eu un point commun : changer le regard sur l'autre, donc sur soi-même, comme un autre, être à l'aise avec sa propre personne et en même temps anxieux pour être à la hauteur des attentes. Pour atteindre ces buts, mes quatre fils conducteurs de vie se sont entrelacés continuellement, tissant trois couleurs dont deux qui nous sont communs le blanc et le rouge, ainsi que le bleu embrassant le cèdre vert, « une communauté de racines » dirais-je, voire une tresse républicaine souple et bien solide dédiée aux autres. J'ai à cœur de partager ces éléments fondamentaux de ma propre construction avec ferveur et joie. Je m'engage, Madame l'Ambassadrice, à poursuivre ce chemin avec force, empathie et détermination, dans les limites du temps et de l'énergie, en allant à la rencontre d'un poète de France, un résistant du nom de René Char, qui a sorti l'impératif suivant à lui-même, mais encore à tous les amoureux de leur mission en disant :

*« Hâte-toi.*

*Hâte-toi de transmettre*

*Ta part de merveilleux, de rébellion, de bienfaisance*

*Effectivement tu es en retard sur la vie »*

Merci pour votre aimable écoute.